MISSIONS DU MACKENZIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. PETITOT
A SES PARENTS.

Fort Good-Hope, 28 février 1870.

... J'ai peint à l'huile la chapelle intérieure de la résidence de Good-Hope, ainsi que la grande salle des sauvages qui y fait suite. La décoration de la chapelle est byzantine : fond rose parsemé de fleurons blancs et de croix d'or, bordure de fleurs en haut et en bas, ainsi que dans les angles; les lambris du soubassement sont en faux bois d'acajou ; le marche-pied de l'autel imite une mosaïque très-bien réussie de cinq sortes de marbres. Actuellement, ma mission de Good-Hope est la plus belle résidence de tout le Nord. Nous possédons six grands tableaux religieux de dimensions respectables.

Ici plus que chez les nations civilisées l'homme a besoin de quelque chose qui parle à son cœur, à son imagination, par les yeux; et puis, nous avons à lutter contre le protestantisme qui est étayé par des bourses bien garnies et qui a pour patrons les officiers de la Compagnie. Il faut, sinon que nous le dépassions, au moins que nous l'égalions; notre sainte religion ne peut et ne doit point avoir le dessous. Les ministres ne nous égaleront jamais tant qu'il s'agira du travail des mains; nous sommes les fils de nos œuvres, et eux sont de gros bourgeois qui se gardent bien de se donner du trouble. C'est vu et re-

connu. A Dieu en soit toute la gloire et à notre sainte religion.

Le magnifique ornement que m'a envoyé Mme L*** a fait merveille, ainsi que la pente d'autel, la nuit de Noël. C'eût été splendide, même en France. La chapelle, l'autel et le Prêtre, tout était à l'unisson. On ne pouvait avoir un ornement mieux adapté à la décoration de notre chapelle. Cela a infiniment plu aux blancs, aux métis et aux sauvages, tous si amateurs de fleurs et de couleurs voyantes. Un ornement en drap d'or dont Mgr FARAUD nous a fait présent cet automne a passé inaperçu à côté de celui de Mme L***.

Imaginez-vous notre autel gothique tout doré, tout illuminé par derrière à l'aide de transparents aux mille couleurs; retable, gradins, tabernacle, tombeau, tout en feu; les rosaces et les flammes, les trèfles gothiques tout éclatants de lumières, nos tableaux à larges cadres dorés brillants sur les murs, des fleurs partout, des marbres miroitant sous les pieds du Prêtre; notre petit Jésus de cire, couché dans sa crèche entourée de fleurs, derrière lui Marie et Joseph, demi-grandeur naturelle, le contemplant; l'orgue jouant nos plus beaux cantiques sauvages et français, enlevés avec entrain par un chœur de jeunes sauvages. Telle a été notre messe de minuit, pour laquelle un grand nombre d'Indiens étaient accourus de dix jours de marche dans les grandes neiges. Voilà ce qu'il faut pour parler à l'esprit et au cœur de ces grossiers enfants des bois, ensevelis et croupissant dans la matière. Il faudrait transporter le ciel sur la terre pour eux et leur faire goûter quelques-unes de ces douces joies que donnent en France nos plus belles fêtes, et que leurs cœurs endurcis, leur imagination salie n'ont jamais connues.

Good-Hope, 10 mai 1870.

Je voudrais vous donner de bonnes nouvelles, mais décidément le vent est à la révolution, et le *vieux-gris* joue des siennes, aussi bien dans ces glaces éternelles que dans les murs de vos cités turbulentes. Nous répandons la semence évangélique dans les larmes et les fatigues : *euntes ibant et flebant mittentes semina sua ;* quand viendra le *venientes cum exultatione?* Dieu le sait et lui seul est le maître.

Le principal événement pour le pays, événement que vous avez peut-être appris avant nous par la voie des journaux, c'est la petite révolution qu'ont faite les métis français de la Rivière-Rouge. Les Français ont décidément l'humeur révolutionnaire ; mais dans le cas actuel ils n'ont pas tous les torts. Voici le fait : vous savez que l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson a résilié tous ses droits sur l'immense pays jadis dénommé *Nouvelle-Bretagne*, ainsi que sur la colonie de la Rivière-Rouge, au gouvernement canadien, moyennant la bagatelle de 300000 livres sterling, soit 7500000 francs, plus une conserve de terrain cultivable autour de chaque fort, c'est-à-dire qu'en accaparant tout ce qu'il y a de cultivé autour de chaque fort et en empochant un bon magot, ces messieurs les Anglais dépossèdent tous les colons groupés autour des forts et ne se départent que de droits imaginaires. Les métis français, qui ont donc été vendus ainsi que leur pays comme du bétail, sans avoir voix consultative et sans avoir pu seulement gagner un centime à cette vente, se sont révoltés.

Ils ont éconduit le gouverneur canadien et son conseil, se sont emparés du fort Garry sur la rivière Rouge, et se sont distribués les bonnes choses qu'il contenait. Enfin, ils se sont constitués en petite république, après

avoir choisi un président et un secrétaire parmi leurs compatriotes métis.

Le principal résultat est que les sauvages de tous les postes de la Compagnie d'Hudson, voyant humiliés tous ces officiers traiteurs qu'ils avaient jusque-là regardés comme des demi-dieux, ont senti leurs mauvais instincts se réveiller, et comme l'exemple du mal est bien plus contagieux pour notre malheureuse nature que celui du bien, la conclusion qu'ils en tirent est celle-ci : Il faut faire comme les métis et nous emparer des forts. — Ils n'en sont pas venus là cependant, parce qu'ils redoutent l'avenir.

Un autre danger qui menace le pays si le gouvernement nouveau implanté au Canada veut faire respecter ses droits par les métis, c'est que les Américains, qui convoitent depuis longues années la possession de tout ce continent, peuvent seconder les métis contre les Anglais du Canada afin de jouer la farce du juge et de l'huître. Déjà ils ont promis qu'ils ne laisseraient pas passer un *red coat* (soldat anglais) sur leur territoire, et cependant c'est la seule route que pourraient prendre les troupes anglaises pour aller au secours de la Compagnie de la baie d'Hudson. Déjà établis dans les possessions russes qui leur appartiennent désormais, les Américains ne manqueraient pas d'avoir beau jeu en cas de guerre avec l'Angleterre.

La mort continue à frapper à coups redoublés nos malheureuses peuplades ; quarante-sept morts au grand lac des Esclaves l'année dernière sur une population de quatre cents habitants ; c'est plus du dixième. La famine, ce monstre hideux contre lequel on ne saurait se défendre dans nos déserts, a fait ses ravages dans les contrées précitées, ainsi que vers les bouches du Mackenzie. A Good-Hope nous avons été épargnés.

Au grand lac d'Ours, il y a eu plusieurs morts très-dé-

plorables. Deux sauvages ont été abandonnés vivants par leurs compatriotes que la famine pressurait; l'un, ce vieillard dont je vous ai parlé jadis, qui a dévoré onze personnes de sa famille, a consenti à ce qu'on l'abandonnât; l'autre, un tout jeune homme marié depuis un an, a été voué à la dent du carcajou et du loup et à celle encore plus terrible du froid, malgré ses larmes et ses supplications. Quels cœurs de roche! Je me hâte de dire que ces Indiens sont encore infidèles.

Le bon Dieu, à son tour, frappe souvent parmi eux des coups terribles, afin de les maintenir dans le devoir.

Un infidèle qui se glorifiait de ne chasser que les dimanches et fêtes, se vantant de ne jamais manquer son coup ces jours-là, a été trouvé mort subitement l'automne dernier, un jour de dimanche où il s'était mis en chasse selon sa coutume. La chasse est ici défendue les jours fériés, parce que c'est le seul travail auquel se livrent les sauvages. A Good-Hope, un sauvage qui chassait le dimanche a eu la main emportée par son fusil qui s'est crevé; un autre s'est démis le genou en voyageant le dimanche. Un esprit fort ne verra en cela que des événements ordinaires; mais ici il est impossible de ne pas voir dans leur fréquence une manifestation extraordinaire de la puissance et de la justice divines, et nos sauvages sont les premiers à le reconnaître.

La Compagnie, obligée d'évacuer Youkon et de céder la place aux yankees, s'est transportée au lieu nommé *les Grands-Remparts;* mais là encore elle se trouve sur les possessions américaines. Ce printemps, s'il plaît à Dieu et si ma mauvaise santé me le permet, je me rendrai encore au fort Peel, non plus pour aller visiter les Esquimaux, leur heure n'a pas encore sonné, mais pour traverser les montagnes Rocheuses et aller explorer les possessions russes, maintenant américaines, où il n'y a

pas un seul Prêtre. Si je le puis facilement, c'est-à-dire si MM. les yankees sont assez bons pour me donner passage sur le steamboat qui sillonne les eaux du fleuve Youkon, je descendrai jusqu'à Behring et irai laver mes pieds dans le Pacifique, afin de pouvoir adresser à qui de droit un rapport circonstancié sur toutes ces vastes contrées. Il est probable toutefois que cette excursion ne s'opérera pas sans entraves, car les commis de la Compagnie d'Hudson m'ont déjà fait dire par un courrier que si je prétendais toujours me rendre dans leurs forts, je dusse apporter des provisions, parce qu'ils n'étaient pas à même de m'en vendre. Mais je ne reculerai pas devant ces obstacles. Toutefois, j'avoue que je doute un peu du succès de cette entreprise tant que les protestants du pays se ligueront, comme ils le font, contre l'œuvre de Dieu, et nous mettront des bâtons dans les roues. Il se pourrait donc que je fusse contraint de revenir sur mes pas, comme lors de mes deux excursions chez les Esquimaux. Dieu ne demande pas de nous le succès, et il est plus indulgent que les maîtres de la terre.

PETITOT, O. M. I.

LETTRE DU MÊME AU R. P. REY.

Good-Hope, 10 mai 1870.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Bonne fête je vous souhaite, car c'est demain la Saint-Achille. Puissiez-vous jouir d'un plus beau temps que celui que nous préparent les dix jours de froid et de neige qui viennent de s'écouler et qui font jusqu'à présent du beau mois de Marie un mois assez triste pour nous !

Je me proposais de vous entretenir plus longuement

par le présent courrier, lorsque l'arrivée inopinée des sauvages est venue me ravir tout le temps que je vous aurais consacré avec tant de bonheur. J'avais plusieurs choses intéressantes à vous raconter et sur lesquelles je vous aurais demandé votre avis. J'en remets le narré au prochain courrier, s'il plaît à Dieu.

J'ai prié ma bonne sœur de vous communiquer un canevas de remarques que j'ai faites sur nos *Dénés* et *Dindjié*, et qui composent un dossier assez volumineux. D'après toutes ces données qui sont de la plus scrupuleuse exactitude, nos Indiens sont des restes des tribus d'Israël emmenées en captivité. Sans idées préconçues et sans aucun esprit de système, le temps, le hasard et le goût des études ethnologiques m'ont amené à faire ce que je considère comme une découverte. Je possède par devers moi des matériaux pour faire un gros livre là dessus et crois avoir des témoignages suffisants pour me créer la certitude du fait ; seulement, j'aurais besoin, pour plus d'évidence, de l'opinion de personnes plus compétentes que moi. Je crois que nous passerions d'heureux instants si je pouvais vous faire le récit de toutes les preuves qui militent en faveur de cette opinion.

J'ai réuni la plupart des traditions montagnaises, flancs-de-chien, peaux-de-lièvre et loucheuses. Elles sont les mêmes en substance et se complètent les unes les autres à l'instar des quatre Evangiles pour constituer un tout qui est le récit biblique tel quel. Parmi ces traditions, on remarque trois classes :

1° Des récits purs et simples dénués de toute fiction ; tels sont l'épisode de la manne, le passage de la mer Rouge, la mort des premiers-nés des Egyptiens et la cérémonie de la Pâque, la loi donnée sur le Sinaï, l'histoire de Samson tout entière, la sacrificature d'Aaron, le déluge, l'étoile de Bethléem, etc., etc.

2° Des récits dénaturés ; dans ceux-ci les animaux remplacent les hommes, mais le principal personnage, le personnage biblique, apparaît dans tout son jour et avec les mêmes attributs qu'il a dans nos livres saints ; telles sont les histoires d'Abraham, de Loth et des Sodomites, de Moïse tout au long, de David, de Gédéon, de Judith, de Tobie, etc., etc.

3° Des paraboles ou apologues dans lesquels il est très-facile de reconnaître un but moral et un sens caché, inconnu maintenant aux Indiens, mais que n'ont pas dû ignorer leurs ancêtres ; tels sont les récits de la rédemption, de la chute de l'homme, de la délivrance du peuple juif, etc., etc..

Des traditions secondaires ont rapport à un séjour qu'ils auraient fait chez des nations étrangères et à leur arrivée dans le continent américain.

Plus on monte vers le nord et plus les traditions sont complètes. Les traditions montagnaises sont les plus diffuses et les plus absurdes ; c'est ce qui explique pourquoi mes prédécesseurs dans le pays n'en ont fait aucune mention. J'ajouterai à cela qu'ayant étudié simultanément et possédant à peu près parfaitement les différents dialectes précités, j'ai été plus à même que les autres de faire ces remarques. Je ne dis ceci qu'afin d'expliquer le silence des autres Pères touchant ces données

Il n'y a pas que les traditions *Dénés* et *Dindjié* qui fournissent les preuves dont je parle ; il en est une plus forte que toutes les autres, c'est la pratique presque générale de la *circoncision* au huitième jour. Il n'y a plus de doute pour le R. P. Séguin et pour moi : les Loucheux, les Peaux-de-lièvre, les Indiens des montagnes Rocheuses, du lac d'Ours, etc., etc., sont tous *circoncis* ; nous savons par Alex. Mackenzie que les Esclaves le sont aussi. Reste à savoir si les Flancs-de-chien, les Castors et les Monta-

gnais le sont pareillement. Mais comme ce sont des Indiens appartenant à la même langue, il est probable que oui. Quant aux Indiens Algonquins, je n'ai pas la prétention de les connaître, vu mon grand éloignement d'eux. Les Esquimaux n'ont aucune marque de circoncision et ont des usages tout différents de ceux des *Dénés* et des *Dindjié*.

Si vous ajoutez à cela que les Dénés font une cérémonie *exactement* semblable à la Pâque des Juifs, et même plus scrupuleusement, puisqu'ils vont jusqu'à teindre de sang le faîte de leurs tentes et qu'ils parcourent le camp à minuit en heurtant ensemble des flèches teintes de sang; si vous rapprochez de cela tout ce que je crois vous avoir raconté de leurs observances ou *gofwen*, *chônon*, etc ; si vous vous rappelez que leurs divers dialectes qui composent l'idiome *déné-dindjié* ne se distinguent que par le changement des voyelles, les consonnes étant *préfixes* comme dans l'hébreu, je ne doute pas que vous ne soyez ébranlé et que vous ne soyez tenté de regarder réellement nos *Dénés* comme des Juifs. Quant à moi, je n'ai plus aucun doute...

Voici les résultats de notre mission du printemps à Good-Hope : confessions, 830; communions, 44; baptêmes, 33; mariages, 16. Pour ce qui me concerne seulement, elle a duré quarante jours.

Adieu, mon révérend et bien cher Père; ne m'oubliez pas au saint autel et près du tombeau de saint Martin, et croyez-moi toujours, etc.

PETITOT, O. M. I.